

h5

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRÉRIE, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



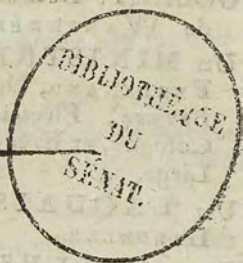
# LARUELLE

OU

## LE MARTYR DE LA LIBERTÉ, FAIT HISTORIQUE EN 3 ACTES,

TIRÉ DES ANNALES DU PAYS DE LIEGE.

PAR LE CITOYEN DUPERCHE.



A LIEGE,

Chez J. A. LATOUR, Imprimeur-Libraire,  
sur le Pont-d'Île.

---

AN VII.

## PERSONNAGES.

LARUELLE, Bourg-	(Le Cn. DESVIGNES.)
mestre de Liege.	
L'Abbé de MOUZON.	(Le Citoyen HAREL.)
Le Baron de SAISAN.	(P. M.)
Le Chanoine LYES.	(P. M.)
La Baronne de SAISAN.	(La Cne. DUPERCHE.)
L'Avocat MARCHAND	(P. M.)
GRANDMONT,	
Moine défroqué.	(Le Cn. DURAND.)
Un RELIGIEUX.	(Le Cn. DUPERCHE.)
Un PARENT de	
LARUELLE.	(Le Citoyen TROY.)
WARFUZEE, ré-	
fugé Brabançon, pro-	(Le Citoyen BUÉ.)
tégé de LARUELLE.	
Un SOLDAT.	(Le Cn. DURIEUX.)
GOBERT, Domestique	
de WARFUZÉE.	(Le Cn. AUBERT.)
Un MINISTRE de	
FERDINAND, Duc de	
Bavière, Electeur de	
Cologne, et Evêque de	
Liege.	(Le Cn. DÉLIGNY.)
Un LAQUAIS de	
LARUELLE.	(Le Cn. BÉGUIN.)
Deux FILLES de	
WARFUZÉE.	(P. M.)
<i>Soldats et Peuple.</i>	

La Scene se passe en 1637, dans la Ville de Liege. Le premier acte dans la maison du Bourgmestre, & les deux autres dans celle de Warfuzée. On s'est servi autant que possible des propres expressions des personnages mis en scene, et ces passages sont guillemetés, pour que l'on puisse les reconnoître.



---

LE MARTYR  
DE LA LIBERTÉ,  
OU  
LA MORT DU VERTUEUX  
LARUELLE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

---

*Le Théâtre représente un appartement dans la maison de LARUELLE.*

UN ENVOYÉ DE FERDINAND, GRANDMONT,  
UN LAQUAIS QUI LES CONDUIT.

LE LAQUAIS.

MR. le Bourgmestre vous prie de vouloir bien l'attendre un instant.

L'ENVOYÉ.

Très-volontiers (*le Laquais sort*). Vous ne croyez donc pas mon cher Grandmont que nous puissions rien obtenir de la Cité ?

GRANDMONT.

Non ; ne comptez sur rien tant que Laruelle , à la tête des affaires, pourra traverser les desseins du Prince.

L'ENVOYÉ.

Le besoin d'argent cependant nous harcele. S'il étoit possible de gagner ce Bourgmestre ?

GRANDMONT.

Vous l'essayeriez en vain , il est incorruptible ; l'amour de ses concitoyens l'occupe entièrement ; c'est-là toute son ambi-

tion : les richesses, les grandeurs, la faveur des Princes & des Rois ne font pour Laruelle qu'une chimere, à laquelle il dédaigne d'attacher un regard. Plusieurs fois on lui a offert tous ces avantages sans qu'on ait pu ébranler son caractère austere.

L' E N V O Y É.

Comment donc faire ? Le temps presse, & différer est impossible.

G R A N D M O N T.

Comment faire ? en venir aux grands moyens, si la tentative que vous allez faire ne réussit pas. Le Comte de Warfusée a imaginé un expédient qui changera totalement la face des affaires.

L' E N V O Y É.

Le Comte de Warfusée ! qui ? cet homme condamné à perdre la tête en Brabant ? qui n'a échappé que par la fuite au supplice qu'il avoit si bien mérité ?

G R A N D M O N T.

Lui-même.

L' E N V O Y É.

Vous vous trompez sans doute, il est la créature du Bourgmestre. Sans l'asyle & les secours qu'il a reçu de Laruelle, il étoit perdu.

G R A N D M O N T.

Il est dans les intérêts du Prince. Lui-même a imaginé & préparé les moyens de réduire le Bourgmestre au silence.

L' E N V O Y É.

Je ne vous conseille pas de faire grand fond sur ses promesses.

G R A N D M O N T.

Ferdinand s'est engagé à faire casser l'arrêt qui le condamne, & à lui faire restituer ses biens confisqués. Ces promesses nous l'ont entièrement acquis, & je vous assure que nous pouvons compter sur lui.

L' E N V O Y É.

Mais il ne peut servir le Prince qu'en trahissant son bienfaiteur.



GRANDMONT.

J'ai des preuves irrécusables qu'il est totalement à nous.

L'ENVOYÉ.

Si vous me dites vrai, c'est un grand scélérat.

GRANDMONT.

Qu'importe à Ferdinand, pourvu qu'il serve ses projets.

L'ENVOYÉ.

Chut. On vient.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, LARUELLE.

LARUELLE.

Vous voudrez bien m'excuser, Messieurs, si je n'ai pu d'abord vous recevoir (*L'Envoyé salue*). Quel sujet me procure l'honneur de votre visite ?

L'ENVOYÉ.

Député par le Prince auprès des Etats, j'ai voulu d'abord vous voir, & vous engager à seconder ses vues. Ferdinand pouvant commander en maître, ne veut employer que la persuasion & la douceur, pour obtenir de ses sujets ce qu'il auroit droit d'en exiger.

LARUELLE *avec dignité*.

Commander en maître ! Monsieur ; le Peuple Liégeois ne connoît point de maître. Libre par sa Constitution, il n'a de chefs civils que ceux qu'il se donne lui-même dans l'assemblée de ses trente-deux métiers.

GRANDMONT.

Oseriez-vous nier que Ferdinand soit & votre Prince & votre chef ?

## L A R U E L L E.

Notre chef spirituel, oui; mais rien de plus. Avant d'être admis dans cette ville, nos nouveaux Evêques jurent aux portes de conserver nos libertés & nos franchises. Ferdinand a, comme les autres, prononcé ce serment sacré. Il doit s'en souvenir. Oseroit-il être parjure ?

## L' E N V O Y É.

Sans discuter avec vous jusqu'où peut aller son pouvoir, il n'en est pas moins certain qu'on y a porté atteinte : il a pardonné; & l'on se prépare, dit-on, à de nouveaux outrages.

## L A R U E L L E.

On pardonne à des coupables. Le Peuple Liégeois ne le fut jamais; & s'il est dans nos ames une passion susceptible de quelqu'excès, c'est l'amour de la liberté.

## L' E N V O Y É.

Le Peuple n'est pas coupable ! La Cité ne vit que de séduction. Les droits régaux sont usurpés. Les ordres du Prince méconnus; ses partisans poursuivis devant les Tribunaux pour des crimes imaginaires. Il vient de faire une demande de fonds, qu'il pouvoit faire lever de son autorité; & loin de reconnoître cette condescendance de sa part, l'on prétend qu'elle est sur le point de lui être refusée.

L A R U E L L E *avec dignité.*

C'est ce que la décision des Etats pourra seule nous apprendre. Mais si la séduction regne dans la Cité, elle est employée par les agents du Prince. Ceux qui sont poursuivis devant les Tribunaux, ont osé attaquer les Magistrats au milieu de l'Hôtel-de-Ville, & jusques sur leurs sièges. Ce ne sont point là des crimes imaginaires; & j'ai trop bonne opinion de Ferdinand pour croire que de pareils scélérats soient ses partisans. Quant aux droits que vous lui supposez gratuitement de lever des impôts sans le consentement des Etats, s'il eût cru les avoir, il en eût fait usage.

## G R A N D M O N T.

Voilà comme les rebelles se font des titres des bontés de leurs princes. S'ils cessent un instant de commander, leur au-



torité est perdue ; & lorsqu'ils ont prié une fois , on se croit en droit de méconnoître leur pouvoir.

LARUELLE *sévèrement.*

Monfieur , il ne me convient point d'entendre un tel langage ; & fi vous ne le cefsez . . .

L'ENVOYÉ.

Mr. le Bourgmestre , vous prenez le mauvais parti. Cette hauteur de caractère ne peut vous mener à rien. Ferdinand eft puiffant ; s'il vouloit employer la force , il feroit bien faire ployer à fes volontés qui ofe lui réfifter : mais trop grand pour fe fervir de tels moyens , il veut tout devoir à la bienveillance. Ses fouhaits fe bornent au redreffement des griefs dont il fe plaint , à la ceffation des pourfuites que l'on fait contre des gens innocents , & à la modique fomme de 200,000 écus. Il efpere que rien de cela ne lui fera refusé , & compte bien donner des marques de fa générofité à ceux qui l'auront aidé à l'obtenir.

GRANDMONT.

Le Bourgmestre Raufin a promis de tout employer pour cet effet.

L'ENVOYÉ.

Et je fuis perfuadé , mon cher Laruelle , que vous cefsez de vous y oppofer. S'il eft quelque chofe que vous défiriez , parlez , & je me fais fort de vous l'obtenir.

LARUELLE *avec dignité.*

S'il eft dans cette ville des ames vénables , qui fe donnent au plus offrant , croyez , Monfieur , qu'il en eft auffi que l'or n'éblouit pas , & à qui les intérêts de la patrie furent & feront toujours chers.

L'ENVOYÉ.

Tout cela eft très-bien ; vous ne pouvez cependant vous diffimuler quelle foule de malheurs peuvent fondre fur votre pays , fi Ferdinand , fans cefte contrarié , perd enfin la patience qu'il conferve depuis fi long-temps. Vous devez au bien de vos concitoyens , de les engager à ne pas renouveler les dif-fenfions qui les ont fi long-temps éloignés de leur Prince.

L A R U E L L E.

Monfieur, je le répète, je ne puis rien dans cette affaire. Je ne fais ni ne peux prévoir quel en fera le réfultat. Les Etats feuls doivent en décider.

L' E N V O Y É.

Pardonnez-moi; vous avez beaucoup d'influence; & deux mots dits par vous pour ou contre, peuvent faire pencher la balance.

L A R U E L L E.

Je fuis franc, Moufieur, & fi j'avois le pouvoir que vous me fupposez, je vous avoue que je l'employerois à faire refufer les demandes injuftes de Ferdinand. Mais je n'ai que ma voix. Je laiffe aux intrigants la féduction & la cabale, & me borne fimplément à donner mon avis.

L' E N V O Y É.

Si je rendois au Prince vos propres paroles, ne craignez-vous pas qu'elles puiſſent un jour vous cauſer quelque malheur?

L A R U E L L E *avec dignité.*

Appellé par le peuple à défendre ſes droits, je ne connois que l'étendue des devoirs que m'impoſe la place dont il m'a cru digne. Ni eſpoir, ni crainte, ni menaces, ni promeſſes, rien, en un mot, ne peut m'empêcher de les remplir.

L' E N V O Y É.

C'eſt votre dernière réponſe?

L A R U E L L E *de même.*

Si j'avois eu l'avantage d'être connu de vous, vous ne m'auriez pas ſoupçonné capable d'en pouvoir faire une autre.

L' E N V O Y É *ſe retirant.*

Je vais me préſenter aux Etats. J'eſpere que moins inflexible que vous, ils ſentiront ce qu'ils doivent au Prince, à leurs Concitoyens, & ſur-tout... à eux-mêmes.

L A R U E L L E *le reconduiſant.*

Je les crois peu ſuſceptibles d'être intimidés par cette menace.

S C E N E III.



## SCENE III.

LARUELLE *seul.*

Encore de nouvelles menées. O mon pays! quand pourras-tu jouir en paix de tes droits & de ta liberté? la séduction, l'intrigue, la persécution, on employe tout pour te ravir ton bien le plus précieux. Mais ton courage & ta fermeté conquerront un jour tes ennemis, que ce n'est point impunément qu'on cherche à t'opprimer. O liberté! le sang des Ebu-rons coula pour toi! Jean & Ernest de Baviere éleverent leurs trônes sur les débris de ton Temple auguste. Les mains courageuses de nos peres furent le relever. Ils exigèrent de nous que jamais ce Temple sacré ne seroit plus détruit. Nous le fîmes, ce ferment, il est gravé dans nos cœurs en caractère de feu, & nulle puissance sur la terre ne pourra l'effacer.

## SCENE IV.

UN PARENT DE LARUELLE, LARUELLE.

LE PARENT.

Ah! mon cher Parent, je craignois de vous trouver sorti. Savez-vous ce qui se passe dans la ville?

LARUELLE.

Non; qu'est-ce donc?

LE PARENT.

L'on vient de m'assurer qu'il venoit d'arriver des Commissaires envoyés par le Prince aux Etats.

LARUELLE.

Si ce n'est que cela, je le fais. Je les ai vus.

LE PARENT.

Vous les avez vus?

LARUELLE.

Ils sont venus près de moi; & sans paroître en avoir l'air.

tention, ils ont cherché à m'intimider par des menaces, ou à me gagner par des promesses.

LE PARENT.

Je reconnois bien à ces trames le perfide Ferdinand. Vos principes bien connus devoient cependant leur faire présumer qu'ils ne trouveroient pas en vous un Raubin.

LARUELLE.

Ils ont osé eux-mêmes m'annoncer sa défection.

LE PARENT.

Le traître. Savez-vous le but de leur mission ?

LARUELLE.

Le prince revient encore sur ses anciennes prétentions. Il demande de plus l'abolition des procédures commencées contre les auteurs de l'attentat commis à l'Hôtel-de-Ville, & deux cens mille écus.

LE PARENT.

Eh quoi ! ne se lassera-t-il jamais de nous persécuter ? que de calamités vont fondre encore sur mon infortunée patrie !

LARUELLE, avec un enthousiasme doux.

Le génie de la liberté plane sur notre ville. Il soutiendra notre courage, & confondra nos ennemis.

LE PARENT.

C'est sur-tout pour vous que je crains. Les scélérats n'ont pu vous gagner, ils feront tout pour vous perdre.

LARUELLE.

Je les redoute peu. Le peuple connoît ses vrais amis, ses véritables intérêts ; il n'abandonnera pas ses défenseurs pour les tyrans qui veulent l'opprimer.

LE PARENT.

S'ils ne tentoient que ce moyen, je serois sans crainte. Mais les crimes les plus atroces ne sont qu'un jeu pour eux. Le poison, l'assassinat, ils savent tout employer. La mort de



L'illustre Beeckman est un exemple récent de leur scélératesse.

L A R U E L L E.

Mon ami, la patrie est en danger : croyez-vous que ce soit l'instant de quitter le poste qu'elle m'a confié ? Voulez-vous que, calculant lâchement les dangers que je cours, par une bassesse qui me couvrirait de honte aux yeux de l'univers, je fasse à la crainte le sacrifice de mes devoirs ?

L E P A R E N T.

Je suis loin de vouloir vous donner d'aussi lâches conseils. Mais je désirerois que ne conservant pas cette sécurité qui peut vous être funeste, vous prissiez toutes les précautions possibles pour vous mettre à l'abri de leur perfidie.

L A R U E L L E.

Laissons les craintes puériles à l'homme souillé de crimes, qui croit voir un accusateur ou un vengeur dans tous ceux qui l'approchent. Le scélérat voit des dangers par-tout ; l'homme dont la conscience est pure, n'en connoît d'aucune espèce.

## S C E N E V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, PUIS WARFUSÉE.

L E D O M E S T I Q U E, *annonçant.*

Mr, le Comte de Warfusée.

L A R U E L L E.

Qu'il soit le bien venu. (*A Warfusée*) : Bon jour, mon ami. J'allois partir pour me rendre chez vous.

W A R F U S É E.

Je viens vous chercher avec ma voiture.

L A R U E L L E.

Une voiture ! vous n'y pensez pas. Il n'y a qu'un pas d'ici chez vous, j'irai fort bien à pied.

W A R F U S É E.

Je ne le souffrirai pas ; permettez moi de vous conduire.

LARUELLE.

Vous savez, mon ami, que je n'aime point ces cérémonies.

WARFUSÉE.

Avec un protecteur aussi cher, ce ne sont pas des cérémonies, mais des devoirs.

LARUELLE.

Warfusée, je vous avois prié de ne jamais vous servir de ces expressions.

WARFUSÉE.

Les services que vous m'avez rendus, les bienfaits dont vous m'avez comblé, sont toujours présents à ma mémoire : permettez-moi de vous exprimer quelquefois combien j'y suis sensible.

LARUELLE.

Mon ami, si vous croyez me devoir quelque chose, la meilleure preuve de reconnaissance que vous puissiez m'en donner, c'est de ne m'en parler jamais.

WARFUSÉE.

Quoi ! vous voulez me refuser le plaisir....

LARUELLE.

Brisons-là. Nous avons des Dames à diner ; puisque vous avez votre voiture, allez les chercher ; dans un moment je me rendrai chez vous.

WARFUSÉE.

Vous voulez absolument venir...

LARUELLE.

A pied, oui, cela me promènera.

WARFUSÉE.

Puisque vous l'exigez, j'obéis. Si ces Dames son prêtes, dans un moment je serai de retour.

LARUELLE.

Je marche sur vos pas.



SCENE VI.

LE PARENT, LARUELLE.

LE PARENT.

Vous allez dîner chez cet homme ?

LARUELLE.

Oui. Voulez-vous venir ? je vous introduirai.

LE PARENT.

Je vous remercie. Je ne fais pourquoi il m'a toujours déplût. Je lui trouve un air faux. C'est d'ailleurs un mal-honnête-homme, pour qui je suis très-étonné que vous vous foyez intéressé.

LARUELLE.

On vous a trompé sur son compte. Il a bien quelques torts à se reprocher ; mais il a été plus malheureux que coupable.

LE PARENT.

A mon dernier voyage en Brabant, j'ai beaucoup entendu parler de lui, & la voix publique n'est point en sa faveur.

LARUELLE.

J'ai vu les preuves de son innocence, & je serois caution de la pureté de son cœur.

LE PARENT.

Il faut que vous me l'assuriez pour que je puisse y croire. Je vous laisse. Je vais trouver nos amis, les prévenir de l'arrivée des Commissaires & des ordres dont ils sont porteurs. Un nouvel orage menace notre Patrie ; c'est l'instant où ses enfans doivent se réunir pour la défendre avec plus de succès.

LARUELLE.

Dites-leur qu'ils peuvent compter sur moi, comme je compte sur eux. Dites-leur, que tant qu'un souffle animera son existence, Laruelle ne connoitra d'autres ennemis que ceux de son pays ; d'autre Souverain que le Peuple ; & ne servira d'autre Dieu que la liberté.

## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

*Le Théâtre représente une salle à manger, dans la maison de Warfusée.  
La table est couverte. A la droite de l'Acteur se trouve un cabinet.*

L'AVOCAT MARCHAND, L'ABBÉ DE MOUZON,  
LE COMTE DE SAISAN, WARFUSEE DONNANT  
LA MAIN A Mde. DE SAISAN, DEUX FILLES  
DE WARFUSEE.

WARFUSÉE.

**J**E vous fais bien bon gré de votre complaisance à embellir la fête que je prépare au Bourgmestre Laruelle. Je lui dois tout; il est mon protecteur, mon pere, & j'ai cru ne pouvoir mieux lui faire ma cour qu'en réunissant près de lui ses amis les plus chers.

Mde. DE SAISAN.

Si vous aviez voulu les avoir tous, Mr. le Comte, il falloit inviter la ville entiere.

L'ABBÉ DE MOUZON.

Non-seulement la ville, mais aussi tout le pays. Pere du Peuple, occupé sans cesse à prévenir ses besoins, courageux défenseur de ses droits, il compte autant d'amis que nous avons de Citoyens.

WARFUSÉE.

Il devoit être ici, J'étois chez lui il n'y a qu'un moment; il marchoit, m'a-t-il dit, sur mes pas. (*Bas à Gobert.*) Tout est-il prêt?

GOBERT *de même.*

Tout.

L'ABBÉ DE MOUZON, *regardant au fond.*

Il ne veut pas se faire attendre, car je crois l'apercevoir.



WARFUSÉE, *remontant.*

Oui, c'est lui.

L'ABBÉ DE MOUZON, *gaiement.*

Allons donc, mon cher Bourgmestre, nous vous attendons depuis une heure.

LARUELLE, *de même.*

Depuis une heure, c'est beaucoup. Au surplus, Mrs., je ne vous ferai point d'excuses, je n'en dois qu'à ces Dames, & je connois trop leur indulgence pour n'être pas persuadé qu'elles m'accorderont mon pardon.

Mde. DE SAISAN, *souriant.*

Oui, & sans s'en faire prier. Nous ne voulons pas même vous laisser croire au mensonge de Mr. de Mouzon ; à peine sommes-nous ici depuis cinq minutes.

WARFUSÉE.

Que l'on nous serve. (*A Laruelle*) : Vous ajoutez sans cesse aux obligations que je vous ai ; & je n'oublierai de ma vie l'honneur que vous me faites aujourd'hui.

LARUELLE, *lui serrant la main.*

Mon ami, laissons-là l'honneur. Si ce n'étoit pas pour moi un plaisir bien vil que celui d'être avec vous, vous ne me verriez point ici.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, GRANDMONT.

(*Pendant cette Scène on sert la table.*)

WARFUSÉE, *voyant entrer Grandmont.*

Ah! c'est Mr. Grandmont! soyez le bien venu. Vous voulez bien, Mrs., que je vous présente l'ami d'un de mes intimes. Il est depuis peu de tems dans cette ville. Je ne comptois pas avoir le plaisir de le voir aujourd'hui; mais puisque la fortune nous l'amène, il augmentera le plaisir que j'espère goûter en aussi bonne compagnie.

GRANDMONT, *après avoir salué.*

Je croyois vous trouver seul. Je ne puis rester ; permettez-moi. . .

WARFUSÉE, *le retenant.*

Non, vous ne nous quitterez pas. (*A la compagnie*) : Aidez-moi, je vous prie, à retenir Monsieur, dont je suis persuadé que vous ferez ravis de faire la connoissance. (*Pendant que le groupe des convives parle à Grandmont, Laruelle qui l'a salué froidement lorsqu'on le lui a présenté, tire à part Warfusée*).

LARUELLE.

Vous connoisséz cet homme ?

WARFUSÉE *embarrassé.*

Faiblement. Il m'est adressé par un ami de Bruxelles.

LARUELLE.

C'est un des Agents de Ferdinand. Je ne puis ni ne dois me trouver en société avec lui.

WARFUSÉE *plus embarrassé.*

O ciel ! que dites-vous ? Je vais, sous quelque prétexte, le congédier.

LARUELLE.

Non : cet affront augmenteroit encore la discorde qui regne entre la Cour & la Cité. Malgré l'horreur qu'il m'inspire, je fais au bien de mon pays le sacrifice de passer avec lui des moments qui m'auroient paru bien doux, s'il ne les empoisonnoit par sa présence. Mais si vous voulez me revoir chez vous, ne conservez pas un pareil ami.

WARFUSÉE.

Croyez-vous que je balance un instant entre vous & lui ? Jamais je ne le reverrai. Même, si vous l'exigez, dans cet instant je vais. . .

LARUELLE.

Brisons-là. Qu'il reste. Mais ne m'exposez plus à me retrouver avec lui.

GOBERT.



GOBERT.

Messieurs, la table est servie.

( *L'on se place : le Bourgmestre au milieu, entre deux Dames ; Warfusée occupe un coin entre Grandmont & Marchand ; les autres convives indifféremment.* )

WARFUSÉE.

Mes amis, livrons-nous à la joie. Que ce jour soit consacré aux plaisirs. Bacchus est le pere de la gayeté ; rendons-nous-le favorable par d'amples libations. ( *Versant du vin* ) : „ A vous, „ mon cher Bourgmestre. Portez-nous la premiere santé „ à la gloire du Peuple Liégeois.

LARUELLE.

„ Que le ciel remplisse le vœu le plus cher à mon cœur ! „ qu'il le rende aussi heureux qu'il mérite de l'être. ( *Elevant son verre* ) : A la gloire & au bonheur de nos bons Eburons. „ ( *On boit* ).

GOBERT, *s'approchant de son Maître, à demi-voix.*

„ Tout est prêt. Ils sont-là.

WARFUSÉE, *de même.*

„ Faites entrer, il est tems.

LARUELLE, *qui à entendu.*

Qu'est-ce ?

WARFUSÉE, *ironiquement.*

Une surprise que je vous prépare.

Mde. DE SAISAN.

Elle ne peut être que très-agréable, car vous êtes d'une galanterie. . .

( *La porte du fond s'ouvre tout-à-coup, & des Soldats Espagnols remplissent le Théâtre* ).

LARUELLE.

Quelle est cette mascarade ?

WARFUSÉE, *ironiquement.*

Dans un moment vous allez être au fait. ( *Prenant son verre* ) :

„ Nous avons bu au bonheur des Liégeois ; buvons maintenant à leur réconciliation avec Ferdinand. Portons la santé  
„ de ce Prince & celle de l'Empereur.

LARUELLE, *sévèrement.*

„ Warfusée, cette plaisanterie est déplacée, & je suis étonné  
„ que vous osiez vous la permettre.

WARFUSÉE *se levant, & d'un ton terrible.*

„ Il n'est plus tems de feindre. Que personne ne bouge,  
„ & que quiconque aime la vie porte les santés que je viens  
„ d'indiquer. (*A Laruelle*) : Quant à toi, ton heure est venue.  
„ Gardes, emparez-vous de cet homme.

LARUELLE *se levant.*

„ Qu'entends-je ? est-ce moi que vous ordonnez d'arrêter ?

WARFUSÉE *montrant l'Abbé de Mouzon & le Comte de Saisan.*

Non-seulement vous, mais encore ces deux hommes. „ C'est  
„ par l'ordre de Sa Majesté Impériale & de Son Altesse  
„ Ferdinand de Bavière, qui n'ont que trop long-tems souffert  
„ des trahisons tramées en cette ville contre leurs pouvoirs ;  
„ (*Indiquant Laruelle*) sur-tout par vous, en faveur des François.

LARUELLE.

Monstre, tu oses joindre la calomnie à la trahison.

WARFUSÉE.

L'instant fatal est arrivé. Ton sang va satisfaire la justice  
de ton Prince.

L'ABBÉ DE MOUZON.

Scélérat, esperes-tu jouir paisiblement des fruits du crime  
que tu prépares ?

WARFUSÉE.

Gardes, saisissez cet homme, & qu'on entraîne les autres.  
Grandmont, veilles fureux. (*Trois Soldats saisissent Laruelle ; les autres emmenent le reste des convives*).

L'ABBÉ DE MOUZON.

Perfide, arraches-nous plutôt la vie, que d'attenter à celle  
de cet homme vertueux.



---

SCENE IV.

WARFUSÉE, LARUELLE, GOBERT, TROIS  
SOLDATS.

WARFUSÉE à Gobert.

A-t-on fait avertir?

GOBERT.

Il est ici.

WARFUSÉE.

„ Fais-le venir. (*Gobert sort.*) — (*A Laruelle.*) : Je te tiens  
„ donc enfin traître; j'aurai donc aujourd'hui ton cœur dans  
„ mes mains.

LARUELLE.

„ Est-ce là le prix des services que je vous ai rendus? la  
„ reconnaissance que vous me prépariez? Ne m'aviez-vous  
„ invité à votre table que pour me traiter avec tant de barbarie?

---

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, GOBERT, UN RELIGIEUX.

WARFUSÉE, *sombrement au Religieux.*

„ Monsieur, vous ignorez pourquoi vous êtes mandé? Ap-  
„ prenez-le, & préparez cet homme à la mort.

LE RELIGIEUX *avec surprise.*

A la mort?

WARFUSÉE *de même, & se promenant.*

L'Empereur & Ferdinand l'ont condamné.

LE RELIGIEUX.

Qui? le Bourgmestre, le vertueux Laruelle?

WARFUSÉE *de même.*

Chargé de l'exécution de la sentence, je veux bien lui ac-  
corder quelques instants pour mettre ordre à sa conscience :  
qu'il se hâte; dans deux minutes il n'est plus.

C 2

## LE RELIGIEUX.

N'est-ce point un songe ? & ce que je viens d'entendre est-il possible ?

## L'ARUELLE.

Hélas ! rien n'est plus vrai. Sous les dehors de la plus franche amitié, ce monstre a su m'attirer dans un piège abominable. Il a fait naître ma confiance ; il a su gagner mon estime. Je me livre à ses perfides caresses ; & lorsque sans défense, je suis en son pouvoir, oubliant tout ce que j'ai fait pour lui, & violant les loix sacrées de l'hospitalité, il livre ma tête aux fers des assassins.

## WARFUSÉE avec violence.

Des assassins ? vous appartenez à Ferdinand. Sans outrepasser ses droits, il a pu condamner à mort un sujet rebelle, qui s'opposoit sans cesse à ses volontés, qui semoit la discorde entre son peuple & lui, qui l'excitoit à la révolte, & qui, pour comble de perfidie, avoit vendu son Pays aux Français.

## L'ARUELLE.

O mon Dieu ! tu connois mon cœur & la fausseté de ces imputations.

## LE RELIGIEUX avec chaleur.

Quels droits Ferdinand a-t-il sur nous, pour oser nous traiter de rebelles ? pour oser disposer de nos jours ? Et vous, Monsieur le Comte, étoit-ce à vous d'accepter un pareil emploi ? vous, qui n'existiez en cette ville, que par les bontés du Bourgmestre ? vous...

## WARFUSÉE d'un ton sombre &amp; terrible.

Monsieur, je ne vous ai pas mandé pour discuter qui de nous a tort ou raison. Bornez-vous à votre mission, ou craignez d'éprouver le sort qui l'attend.

## LE RELIGIEUX avec force.

Barbare, puisse ta rage s'assouvir sur moi seul. Puissai-je, aux dépens de mes jours, sauver ceux de cet homme vertueux ; & si ton cœur est inflexible, puissai-je partager le sort de ce respectable Apôtre de la liberté. Mais vous ne



pourrez persévérer dans votre odieux dessein. Vous ne vous souillerez point d'un crime qui rendroit votre mémoire à jamais exécration. Monsieur de Warfusée, je ne rougis point d'embrasser vos genoux : ce n'est point une grâce que je sollicite, c'est un crime que je veux prévenir : pour votre propre intérêt, ne le laissez pas consommer. Songez que le Peuple va venir vous redemander son Pere : que si vous le lui rendez mort, vous ne pourrez vous soustraire à sa vengeance ; que si même, par un miracle, vous parveniez à vous y soustraire, les remords d'une action aussi atroce ; ne vous laisseront plus de repos ; que sans cesse vous aurez devant les yeux, ce corps sanglant, déchiré par vos mains ; qu'un jour le Dieu vengeur...

WARFUSÉE avec fureur.

Tous ces discours sont vains ; nos moments sont précieux. Puisqu'il refuse de songer au salut de son ame, „ Soldats, prenez ces cordes, liez-le, entraînez-le dans le cabinet, & „ qu'il expire sous cent coups de poignard.

LARUELLE avec une chaleur douce.

Homme cruel, que vous ai-je fait pour mériter cet ordre affreux ? Ne vous souvient-il plus de l'état de détresse d'où je vous ai tiré ? Avez-vous oublié que sans moi vous auriez été livré entre les mains des ennemis qui en voulaient à vos jours ? Qu'arrivé dans cette ville, dans le dénuement le plus affreux, vous devez à mes soins, jusques à l'air que vous respirez. Je ne vous implore pas pour moi, mon âge ne me permet pas d'espérer encore une longue existence ; & même, si vous révoquiez l'arrêt barbare que vous venez de porter, il n'est plus d'heureux jours pour moi ; votre ingratitude les a tous empoisonnés. Mais que vous a fait ce bon Peuple, pour lui porter un coup aussi cruel dans son Représentant ? Vous avez trouvé chez lui, secours & protection ; & pour l'en récompenser, vous voulez le livrer au pouvoir d'un tyran aussi injuste que cruel ; vous massacrez le Chef qu'il s'est donné. — Warfusée, que la voix de l'honneur se fasse entendre ; que mes mains suppliantes ne s'élèvent point en vain. Ne vous souillez pas du sang de celui qui vous donna tant de preuves de son amitié compatissante. Ne livrez pas ce Peuple infortuné au joug de la servitude. Il en est tems encore. Abjurez votre affreux projet, & rentrez dans les sentiers de la vertu, qu'on n'abandonne jamais impunément.

WARFUZÉE avec un sourire amer.

„ Mr. le Bourgmestre, cet intérêt du Peuple, dont vous me  
„ parlez, est le seul motif qui m'anime. Vous lui avez fait  
„ assez de mal ; vous nous aiderez du moins aujourd'hui à le  
„ réconcilier avec son Prince. Soldats, exécutez les ordres de  
„ votre souverain.

LARUELLE aux Soldats.

Eh quoi ! mes amis, votre cœur est-il donc comme le sien,  
endurci dans le crime ? „ Trempez-vous vos mains sans re-  
„ mords dans le sang d'un vieillard innocent, qui ne vous  
„ offensa jamais.

LE RELIGIEUX.

Voyez, Soldats, empreint sur cette tête auguste, le caractère  
sacré de la vertu : son ame les a toutes. Depuis qu'il existe,  
jamais un infortuné ne vit par lui sa prière rejetée ; jamais la  
veuve ni l'orphelin ne l'implorèrent en vain ; jamais le Peuple,  
dont il est l'idole & le défenseur, ne vit ses droits envahis :  
& vous oseriez porter une main sacrilège...

WARFUZÉE avec fureur.

Soldats, obéissez.

UN SOLDAT fermement.

Non : plutôt mourir que d'attenter aux jours de cet homme  
respectable.

WARFUSÉE.

Traîtres, qu'osez-vous dire ? obéissez, frappez.

LE SOLDAT froidement.

Au-lieu de vieillards à massacrer, donnez-nous des enne-  
mis à combattre. Nous sommes des soldats, & non des as-  
sassins.

WARFUSÉE hors de lui.

Qu'entends-je ? ( Tirant son épée & la présentant à Gobert ) : Ami,  
prends ce fer, & rends à ton maître ce dernier service.

GOBERT reculant avec horreur.

Qui ? moi ? Jamais : je ne suis point un bourreau.



WARFUSÉE de même.

O rage ! ( *A Gobert* ) : Fais avancer Grandmont avec dix soldats, ou crains tout de ma fureur. ( *Gobert sort.* )

LARUELLE, au Religieux, tombant dans ses bras.

C'en est fait. O ma patrie ! ô mes amis ! il n'est plus d'espérance !

( *WARFUSÉE se promène agité.* )

LE RELIGIEUX, les larmes aux yeux.

Homme respectable, réunissez toutes vos forces. Cet instant est terrible ; mais songez à celui qui doit le suivre. Dans le sein de votre créateur, vous oublierez bientôt les maux qui vous accablent. Ayez confiance en sa miséricorde infinie. Invoquez-le avec moi. Il vous pardonnera les légères fautes que vous avez à vous reprocher ; & vous donnant la palme du martyr, il couronnera vos vertus.

---

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GOBERT, GRANDMONT,  
DIX SOLDATS.

WARFUSÉE à Grandmont.

Fais saisir ces traîtres & exécuter ce perfide.

GRANDMONT avec dureté.

Qu'on les désarme, et qu'on les emmène. ( *Six Soldats prennent les trois premiers.* )

WARFUSÉE, désignant Laruelle à Grandmont.

Empare-toi de cet homme, & exécutes les ordres de Ferdinand. Soldats, les récompenses vous attendent : obéissez à votre chef.

GRANDMONT saisissant Laruelle.

Ton heure est venue. Marches.

LE RELIGIEUX.

Eh quoi ! scélérat ! vous allez consommer votre crime.

o W A R F U S É E criant.

Qu'on l'éloigne. ( *Un Soldat l'entraîne.* ) Soldats, hâtez-vous.  
( *Les Soldats entraînent LARUELLE.* )

L A R U E L L E entraîné.

O mon pays! ô mon Dieu! recevez mes derniers soupirs!

G R A N D M O N T, le poussant avec fureur.

Marches.

W A R F U S É E criant.

Frappez.

( *Les Soldats entrent les premiers dans le cabinet, entraînant Laruelle. Grandmont, qui le pousse, lui assène un coup de hache à l'instant qu'il entre. On doit voir donner le coup, mais non pas le voir recevoir.* )

L A R U E L L E dans le cabinet, jettant un cri prolongé & douloureux.

Ah!...

( *On entend frapper plusieurs coups sourds, & tomber une masse sur le plancher.* )

L A R U E L L E, douloureusement.

Dieu!.. grand Dieu!..

( *Un moment de silence.* )

G R A N D M O N T, sombrement, & sortant du cabinet avec les Soldats.

C'en est fait, il n'est plus.

W A R F U S É E.

Me voilà donc enfin tranquille, & sûr de rentrer en faveur auprès de mes légitimes souverains. Quant à vous, braves Soldats, foyez sûrs de votre fortune, où je perdrai la mienne.

G R A N D M O N T.

Qu'allons - nous faire des autres prisonniers?

W A R F U S É E.

Nous en servir pour persuader au Peuple que Laruelle étoit un traître, qui vendoit son pays aux Français. Intimidés par la mort de leur chef, & par la crainte d'éprouver le même fort,



fort, ils n'oseroient récufer les preuves que nous avons préparées.

GRANDMONT.

S'ils en reconnoissent la fausseté, & qu'ils feignent d'y croire pour échapper aux dangers qui les menacent, une fois qu'ils ne seront plus en notre pouvoir, ils le publieront, & nous susciteront bien des embarras.

L'ENVOYÉ.

Le Peuple n'est redoutable que dans le premier moment de sa fureur : ce moment passé, il est facile de l'appaiser ; & les nombreux partisans de Ferdinand nous secourront. L'essentiel est de faire assurer par ces amis de Laruelle, qu'il étoit coupable ; qu'ils en sont convaincus ; qu'ils en ont vu les preuves. Qu'ils en reconnoissent ou non la fausseté, il importe fort peu, pourvu qu'en cette instant ils en affirment la vérité.

### ACTE III.

#### SCENE PREMIERE.

WARFUZEE SUIVI DE GOBERT. UN INSTANT  
APRÈS, LES AUTRES CONVIVES, & DES GARDES AUX  
PORTES.

WARFUZÉE à Gobert.

V IENNENT-ILS enfin ?

GOBERT.

Les voici. ( Là, les convives entrent. ) GOBERT sort.

WARFUZÉE indiquant la porte du cabinet.

„ Laruelle est là : sans vie. Il est mort repentant, après avoir  
„ demandé pardon à l'Empereur & à Son Altesse. Que cha-  
„ cun de vous se dispose à en faire autant.

L'ABBÉ DE MOUZON.

„ Traître, c'est par un assassinat que tu l'as récompensé des  
„ bienfaits dont il t'avoit comblé.

D

WARFUZÉE.

„ Oublies-tu que ta vie est dans mes mains.

L'ABBÉ DE MOUZON.

„ Je le fais, & brave la fureur d'un monstre tel que toi.

WARFUZÉE.

„ Laruelle a mérité son sort. Après avoir vendu votre ville  
„ & votre pays aux Français, il s'étoit proposé de le leur  
„ livrer dans le courant du mois prochain.

L'ABBÉ DE MOUZON.

„ C'est un mensonge insigne.

WARFUSÉE montrant des papiers.

„ Connoissez-vous son feing? voyez, & démentez-moi.

L'ABBÉ DE MOUZON.

„ Non, ce n'est pas le sien. C'est l'ouvrage du plus noir &  
„ du plus vil imposteur.

WARFUZÉE.

Ces lettres sont entièrement de son écriture, signées toutes  
de sa main. Si vous osez le nier, vous étiez ses complices.  
Tremblez, le même sort vous attend.

L'ABBÉ DE MOUZON.

„ T'es-tu persuadé que la crainte nous feroit démentir notre  
conscience & le témoignage de nos yeux? que nous voudrions  
racheter nos jours par un mensonge infâme? Je le repete : ces  
lettres sont de toute fausseté. Appelles tes bourreaux; leurs fers  
levés sur ma tête ne me feront point changer de langage.

---

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, GOBERT.

GOBERT.

Le Peuple s'attroupe à votre porte. On a vu entrer les



Soldats dans l'hôtel. Le tumulte accroit à chaque instant. On demande à grands cris le Bourgmestre.

WARFUZÉE.

Je vais leur montrer les preuves de sa trahison.

L'ABBÉ DE MOUZON.

Ah! scélérat, l'instant de la vengeance est arrivé. Tu vas rendre compte du sang que tu as versé.

WARFUZÉE *furieux.*

Gardez, au moindre mouvement que vous entendrez au dehors, égorgez-les tous sans pitié. (*Il sort.*)

---

S C È N E   I I I .

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ WARFUSEE & GOBERT.

Mde. DE SAISAN.

O mes amis! quelle funeste journée!

L'ABBÉ DE MOUZON.

Elle ne se terminera pas sans que ce crime affreux ne soit vengé.

Mde. DE SAISAN.

La vengeance rendra-t-elle à la vie l'infortuné Laruelle?

L'ABBÉ DE MOUZON.

Ah! nous ne le verrons plus! jour à jamais exécration!

Mde. DE SAISAN.

Quel tumulte? (*on entend du tumulte & des cris.*)

L'ABBÉ DE MOUZON.

Entendez-vous ces cris? On vient à nous. L'infâme Warfuzée va expier ses forfaits. (*Les cris redoublent; on entend des coups de fusil.*)

---

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, WARFUSEE, L'EFFROI  
PEINT SUR LA FIGURE.

WARFUZÉE.

„ Mes amis, je vous en supplie, conduisez-moi à l'Hôtel-  
„ de-Ville.

L'ABBÉ DE MOUZON.

Très-volontiers. Allons. (*Le tumulte augmente; on entend de  
nouveaux coups de fusil, & le nom de Laruelle souvent répété.*)

WARFUZÉE perdant la tête.

Ils viennent. Sauvez-moi! sauvez-moi!

L'ABBÉ DE MOUZON.

Faites retirer vos soldats. Nous allons tâcher d'apaiser le  
Peuple. (*Le tumulte & les cris augmentent à chaque instant*)

WARFUZÉE hors de lui.

„ Au nom de Dieu, ne m'abandonnez pas. Mes amis, défen-  
„ dez-moi.

LE PARENT DE LARUELLE en dehors:

Main-basse sur tous ces scélérats. (*En entrant*) : Où est le  
Bourgmestre? Cherchez amis.

---

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE PARENT DE LARUELLE, UNE  
FOULE DE PEUPLE ARMÉ QUI SE JETTE SUR LES  
SOLDATS; UNE PARTIE LES ENTRAÎNE.

L'ABBÉ DE MOUZON.

Vous demandez Laruelle? (*Indiquant le cabinet*) : Il est là, percé  
de coups; & voilà son assassin.

LE PARENT au désespoir.

Grand Dieu! il n'est plus!



(*On entend douloureusement répéter ces mots*) : „ Il est mort. Il est mort. )

WARFUZÉE tombant aux pieds du parent à LARUELLE.

„ Je n'ai agi que d'après les ordres de votre Prince.

LE PARENT *avec fureur.*

Il n'est plus : & tu oses t'avouer l'auteur d'un tel meurtre. Est-il de supplice assez cruel pour expier ton forfait ?

LE PEUPLE *crie.*

Vengeance ! Vengeance !

WARFUZÉE *toujours à genoux.*

Je n'ai pu refuser d'obéir aux ordres de Ferdinand. Les voilà. Je n'ai rien fait d'après moi.

LE PARENT.

Scélérat, c'est l'arrêt de ta mort que tu tiens dans tes mains.

WARFUZÉE *criant & pleurant.*

„ Ah ! sauvez-moi la vie. Ayez pitié d'un pere ...

LE PARENT.

De la pitié ! en avois-tu quand tu faisois massacrer le plus vertueux des hommes ? Non , traître , tu mourras.

( *Le Peuple en tumulte.* )

Vengeance ! vengeance !

WARFUSÉE, *toujours à genoux , & se serrant près de lui avec effroi.*

Grace , grace , pardon. „ S'il faut de l'or pour racheter ma „ vie , ordonnez , & des sommes vont vous étes apportées.

LE PARENT *en fureur.*

„ Je méprise ton or autant que toi. Montre , il faut mourir. Qu'on le conduise aux prisons.

( *Le Peuple l'entraîne en l'accablant de coups & d'invectives. on l'entend crier* ) : „ grace , grace.

LE PEUPLE DE MOUZON.

Peuple, emportons de ce repaire les restes sanglants de notre ami : (Indiquant le cabinet) : Ils sont ici.

(On entre dans le cabinet ; on apporte le corps de Laruelle, qu'on pose sur un brancart. Le Peuple l'entoure en pleurant).

LE PARENT, avec désespoir.

„ Ils ont ôté la vie à celui qui l'a sauvé à tant d'autres. (Embrassant le corps) : O ! notre Pere à tous ; infortuné Laruelle ! si vous en aviez cru mes pressentimens, nous n'aurions point à pleurer votre mort !

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE RELIGIEUX SUIVI D'UNE AUTRE PARTIE DU PEUPLE.

LE RELIGIEUX.

„ Les traîtres ne sont plus. L'infâme Warfusée a terminé sa carrière. A peine sorti de cet hôtel, mille bras armés se sont tournés contre lui : il tombe percé de coups ; son corps est déchiré, ses membres sanglants sont traînés dans la boue. Ses complices ont tous éprouvé le même sort ; & la fureur du Peuple n'est point encore assouvie, ni son désespoir calmé.

LE PARENT.

Périssent, comme lui, tous les scélérats. Peuple, vous voyez l'ouvrage de Ferdinand. Tels sont les Rois : quand ils ne peuvent corrompre, ils assassinent. „ Jurons tous, par le sang de cet homme vertueux, jurons à Dieu & à la Patrie, de mourir tous pour soutenir nos droits & notre liberté ; de mourir tous, pour venger celui qui l'a défendue avec tant de confiance & d'énergie, celui qui s'immola pour elle.

(Tout le Peuple élevant ses armes).

Nous le jurons. Nous le jurons. Haine éternelle à Ferdinand.

LE PARENT.

Oui, mes amis, haine à ce despote sanguinaire, haine.



à ceux qui, comme lui, oseroient attenter à notre liberté. Enlevons les restes précieux de son plus généreux défenseur. Que ce corps sanglant soit exposé à la vénération des Citoyens de cette grande commune. Que le souvenir de ce Martyr de la cause la plus sainte, soit transmis à la postérité ! Et si, par la révolution des siècles, ce corps qui renferma la plus belle ame, reparoissoit aux regards de nos neveux, malheur à la main sacrilège qui chercheroit à le soustraire à l'admiration de ceux que notre sang animeroit encore. Avant de lui rendre les derniers devoirs, que nos épouses fassent contempler ces traits respectables à leurs enfants, & que ce spectacle funeste, grave à jamais dans leurs cœurs, l'amour de la Patrie & la haine des tyrans,]

F I N.

Le 25 Mars 1848, le jour de la révolution, le peuple de Paris s'est levé et a proclamé la République. Cette révolution a été le résultat de la lutte entre le peuple et le pouvoir. Le peuple a vaincu et a établi la République. Cette révolution a été le commencement d'une nouvelle ère pour la France. Le peuple a pris possession de son destin et a commencé à construire une société plus juste et plus libre. Cette révolution a été le triomphe de la démocratie et de la liberté. Elle a montré que le peuple est capable de se gouverner lui-même et de créer une société meilleure. Cette révolution a été le début d'une nouvelle France, une France plus juste, plus libre et plus heureuse.



